

Les espèces invasives, une menace croissante pour l'homme et pour la nature

De nombreuses espèces exotiques envahissantes nuisent à la santé humaine, à la production alimentaire et à la nature. Elles ne cessent de croître, indique un rapport scientifique des Nations unies.

MICHEL DE MUELENAERE

Une menace mondiale majeure pour la nature, les économies, la sécurité alimentaire et la santé humaine. Les scientifiques du panel de l'ONU sur la biodiversité n'y vont pas par quatre chemins. L'extension apparemment inarrêtable des espèces exotiques envahissantes est, pour eux, un motif d'inquiétude majeur. Le coût des dégâts qu'elles causent est estimé à 423 milliards de dollars par an, indiquent-ils dans un rapport rendu public ce lundi et basé sur les meilleures études scientifiques publiées à ce sujet. Ces coûts quadruplent tous les dix ans depuis 1970.

Selon les estimations, l'homme est responsable de l'introduction de quelque 37.000 espèces animales et végétales exotiques. Toutes ne sont pas problématiques. Parmi les 37.000, environ 6 % des plantes, 22 % des invertébrés, 14 % des vertébrés et 11 % des microbes, soit 3.500 espèces, sont jugées « nuisibles ». En Belgique, on y compte par exemple la berce du Caucase, le frelon asiatique, la tortue de Floride, des renouées asiatiques, diverses écrevisses d'origine américaine, le raton laveur,

l'hydrocotyle fausse renoncule...

Comment ces espèces – parfois importées volontairement, apparues parfois par accident – nuisent-elles ? L'une peut entrer en concurrence avec son équivalente indigène et parfois l'éradiquer entièrement, comme c'est le cas en Grande-Bretagne où l'écureuil gris a quasi complètement supplanté l'écureuil roux local. Une espèce invasive peut aussi causer de graves dégâts à l'agriculture et aux pêcheries. Dans le lac Victoria, le plus grand lac d'Afrique bordé par le Kenya, l'Ouganda et la Tanzanie, la prolifération des jacinthes d'eau nuit gravement aux élevages de tilapias. D'autres affectent la santé humaine, comme l'ambrosie venue en Europe d'Amérique du Nord qui libère un pollen pouvant provoquer de graves réactions allergiques, ou comme le moustique tigre qui peut être porteur des virus du Zika, de la dengue, ou du chikungunya.

Sans réaction les espèces invasives ne cesseront de croître

Même si certaines espèces ont été introduites pour les bénéfices qu'elles étaient supposées apporter, « elles ont été un facteur majeur dans 60 % et le seul fac-

teur dans 16 % des extinctions mondiales d'animaux et de plantes », indique le chercheur chilien Anibal Pauchard, coprésident du groupe de 86 experts de 49 pays qui ont travaillé sur plus de 13.000 publications. Selon les données, les impacts les plus importants sont enregistrés sur le continent américain (34 %), en Europe et Asie centrale (31 %) dans les pays d'Asie-Pacifique (25 %) et dans une moindre mesure en Afrique (7 %).

Sans réaction, le nombre d'espèces exotiques envahissantes ne cessera de croître, indique l'Ipbes, elle pourrait gonfler d'un tiers d'ici 2050 comparé à 2005. Mais il est possible d'agir, insistent les experts. La prévention est évidemment indispensable : surveiller la progression des espèces nuisibles, interdire leur introduction et intervenir très rapidement lorsqu'il est encore possible de les éradiquer. La restauration des écosystèmes est une autre technique – certaines espèces exotiques profitent de l'affaiblissement de la biodiversité locale pour occuper une niche et en éjecter les espèces indigènes. Renforcer la nature localement lui permet de mieux résister à toutes les agressions externes.

Wallonie L'invasion de ratons laveurs menace la biodiversité



La biologiste Vinciane Schockert déconseille de caresser les ratons laveurs car ils peuvent être porteurs « de maladies transmissibles à l'humain ». © PHILIPPE SON.

REPORTAGE
FRÉDÉRIC DELEPIERRE

Le jour point en cette fin du mois d'août. Eric Alkemade, piégeur d'espèces « nuisibles », est venu sur un site touristique qui longe la Meuse. Première mission du jour : relever un piège qu'il a posé la veille dans l'espoir d'attraper un raton laveur. Tout mignon et attendrissant qu'il soit, le petit mammifère au visage masqué de noir figure sur la liste des espèces invasives en Belgique.

Chou blanc ce matin. Le piège est vide. C'est loin d'être le cas tout le temps, explique le trappeur qui, auparavant, traquait des taupes, des rats ou encore des pigeons. « Je suis mandaté par des particuliers, par des communes et parfois par la Région », détaille-t-il. « Depuis plusieurs années, on me sollicite surtout pour piéger des espèces exotiques envahissantes, comme des oies bernaches,

des chiens viverrins et les ratons laveurs. Ces derniers sont partout et causent des dégâts énormes. Rien que sur ce site, en deux mois, j'en ai capturé soixante. Dans la caserne des pompiers d'Yvoir qui pensaient avoir un problème de fouines, j'en ai saisi une quinzaine en trois semaines. Une fois l'animal capturé, je dois l'enregistrer, l'abattre et envoyer sa dépouille à l'équarrissage. »

Ces résultats soulagent à court terme et dans une zone très réduite. Mais l'invasion du raton touche presque l'ensemble de la Wallonie. On compte de plus en plus d'observations en Flandre. « On n'a pas de système de monitoring en Wallonie pour objectiver la dynamique de sa population », déplore Didier Vangeluwe, ornithologue au Muséum des sciences naturelles. « C'est pourtant essentiel pour informer la population et pour aider la ministre à adopter la bonne politique. On nous dit qu'on

n'arrivera pas à l'éradiquer. C'est faux ! La tourterelle des bois a disparu par la faute des chasseurs. Ils devraient être capables de s'attaquer aux ratons... »

Un couple dans un nid de hiboux

Pour l'ornithologue, il est temps d'agir. « Pourquoi la Région wallonne n'a pas donné l'alerte dès le début de l'apparition du raton ? », s'insurge-t-il. « Je peux entendre l'argument du manque de budget pour s'attaquer à toutes les zones où il est présent mais tentons au moins de préserver celles qui ne sont pas touchées car le raton s'en prend à des espèces protégées emblématiques comme la cigogne noire dont on recense à peine cent couples en Wallonie. J'ai constaté qu'il avait mangé les petits de faucons pèlerins, une espèce qui est revenue chez nous après avoir disparu. A Han, on a observé un couple de ratons s'accoupler dans le nid d'une famille de hiboux grands-ducs sous le regard du mâle. »

« Eradiquer, c'est illusoire », réagit Jean-Yves Paquet, directeur des études chez Natagora. « On est face à une invasion difficile à gérer. Il serait utile d'avoir un plan d'action pour mettre au point une grille décisionnelle à appliquer. Le raton a différents impacts sur la biodiversité et il faut le contrôler. Le piégeage peut être nécessaire pour protéger des colonies d'hirondelles de rivage ou des cincles plongeurs, par exemple. J'entends peu de voix, y compris chez nous, qui disent de ne pas tuer. »

« Les gens n'ont pas tort de dire qu'on n'a rien fait », acquiesce Nathalie Stéphenne, membre de la direction nature et espaces verts du DNF (Département de la Nature et des Forêts). « Mais on se met au travail. On va mettre en place une stratégie pour protéger certaines zones du raton. Quelles zones, quelles techniques et quels acteurs choisir ? Des concertations sont en cours. »

Les éliminer dans certaines zones

« Un budget de 1,5 million a été débouqué pour travailler sur les espèces exotiques envahissantes », précise Céline Tellier (Ecolo), ministre wallonne de

l'Environnement. « Une campagne de sensibilisation sera lancée début 2024 pour expliquer à la population les bonnes attitudes à adopter. J'ai, par ailleurs, demandé au conseil du bien-être animal de fixer les méthodes de piégeage les plus efficaces et qui ne font pas souffrir l'animal. Des agents sont sollicités pour éliminer des ratons dans des zones abritant des espèces protégées. »

Le premier raton a été observé en Wallonie en 1984 dans la région de l'Amblève. « Logique, les premiers spécimens ont été amenés comme mascottes par des militaires américains en Allemagne après la Seconde Guerre mondiale », explique Vinciane Schockert, biologiste experte en mammifères au département d'études du milieu naturel et agricole à l'administration wallonne. « Depuis 2010, on les étudie pour savoir quel danger ils représentent. Nous avons analysé le contenu de 173 estomacs. Le raton est très opportuniste, il mange et bouge tout le temps. Il se nourrit de ce qui lui est facile d'accès. Le contenu de la gamelle du chat, celui d'un sac-poubelle ou les fraises du jardin... »

« Il mange des coléoptères, des céramides et des fruits secs », poursuit Schockert. Un prédateur aussi : « Dans les estomacs, il y avait 12 % de restes de grenouilles rousses, une espèce en voie de disparition. Nous avons retrouvé du poisson, des écrevisses, des oiseaux. Le raton dévaste des colonies de moules d'eau douce que nous essayons de faire revenir chez nous. »

Le Demna évalue à 75.000 le nombre de ratons laveurs présents en Wallonie. Un chiffre qui devrait encore croître, selon Schockert. « On ne pourra pas l'éradiquer, il n'a pas de prédateurs chez nous. Nous devons apprendre à vivre avec. Même s'il est mignon, il ne faut pas tenter de l'appivoiser en le nourrissant. La nuit, il faut rentrer la gamelle du chat. Il est conseillé de bloquer les chatières car il entre dans les maisons et peut tout saccager pour trouver de la nourriture. Enfin, il est déconseillé de le caresser car il peut être porteur de maladies transmissibles à l'humain. C'est un animal sauvage. Il ne faut pas l'oublier. »